

Devenir boxeur : travail au corps, travail du corps

Dans cet article, reposant sur une observation participante, l'auteur tente de décrire le travail du boxeur. Le but de ce texte est de parvenir à une description dynamique de la façon dont s'organise le travail du boxeur au quotidien dans une salle de boxe située au cœur d'un quartier défavorisé. Dans une perspective ethnométhodologique et inspirée de la microsociologie de Erving Goffman, l'enquête met l'accent sur l'observation en pratique des règles d'action, sur les interactions entre les différents membres du site (boxeurs et entraîneur) et sur les habiletés techniques et les qualités morales qui doivent être accomplies pour devenir boxeur. C'est ainsi que l'auteur insiste sur le rôle du langage dans l'apprentissage de la boxe et montre comment les règles s'appliquent, se formulent et se découvrent dans la pratique.

Il suffit de s'introduire dans une salle de boxe, de suivre un combat de boxe médiatique, de s'entretenir avec des boxeurs ou amateurs de ce sport pour retenir l'omniprésence dans leurs paroles du terme « travail ». Mais de quel travail est-il question ? En quoi consiste le travail du boxeur ? La recherche ethnographique présentée ici s'inscrit dans le prolongement des études entreprises sur le travail depuis les années 1970 par les ethnométhodologues et s'inspire de la microsociologie de Erving Goffman. Dans cette perspective elle vise à traiter le travail du boxeur « en lui-même », tel qu'il se déroule dans une salle de boxe, « en tant qu'organisation, localement et interactivement produite, de séquences d'activités ordonnées ». Autrement dit, il s'agit de considérer qu'« il existe un ordre localement produit des choses du travail » et de saisir l'accomplissement du travail du boxeur comme une « production locale située » d'un ordre observable, descriptible et intelligible (Quéré, 1997 : 166). De fait, il importe de montrer que les différents partenaires d'interactions, boxeurs et entraîneur, présents dans la salle de boxe étudiée, se rendent mutuellement accessibles, visibles, intelligibles et sensibles, toute une série de choses sur quoi ils se règlent pour pouvoir coopérer, coordonner et déterminer les contributions et positions respectives de chacun dans la salle de boxe. Le regard que porte l'ethnométhodologie sur l'émergence de l'ordre dans l'activité, nous permet d'observer empiriquement, au cours des séances d'entraînement et dans le processus d'interaction, le fait que l'activité pratique est ordonnée et que celle-ci est observable, par construction. L'approche cherchera ainsi à décrire les règles de production d'un monde à partir de la façon dont les interactions qui s'y déploient imposent aux boxeurs et entraîneurs qui s'y sont engagés corporellement, écologiquement et moralement, leurs propres contraintes d'intelligibilité mais aussi – en se référant sur ce point à Erving Goffman – leurs contraintes d'expressivité liées à la manifestation du soi (Rawls, 1989)¹. La description de la boxe, l'apprentissage de ses règles et de ses normes morales, de ses techniques et de son vocabulaire, se complète par l'attention portée aux interactions de face à face, avec son lot de malentendus, d'offenses et d'embarras. C'est de leur étude que l'on pourra mettre en évidence les présupposés qui sous-tendent l'action conjointe, les qualités exigées des boxeurs, et la formulation des règles morales. Ce n'est qu'après avoir insisté sur les aptitudes et attitudes des différents sociétaires de la salle de boxe, que l'enquête s'efforcera

1. Nous n'entrerons pas ici dans les discussions sur les différentes interprétations, parfois divergentes, à propos des notions déployées par l'ethnométhodologie et celles développées par Erving Goffman, leurs façons de saisir l'ordre social, le langage, ou la subjectivité. Par ailleurs, même si l'une se distingue franchement de l'autre sur de nombreux points, nous partons du principe qu'ils partagent une vision relativement proche des phénomènes sociaux, notamment de l'ordre

de l'interaction. Sur les différences et les rapprochements entre Goffman et Garfinkel nous renvoyons au texte de L. Quéré (1989) ou de A.W. Rawls (1989) pour ne citer qu'eux.

d'éclaircir la particularité de cette forme de travail – sa dimension proprement morale – et de respecifier la relation qui s'instaure entre la règle et l'action.

S'appliquer à la description du travail du boxeur revient à privilégier la méthode de l'observation participante clandestine en ce qu'elle a pu conduire ici à répondre à l'« exigence d'adéquation unique » chère à l'ethnométhodologie. Cette posture repose sur l'idée que « l'observateur-analyste doit se mettre en condition d'agir à la manière d'un praticien compétent dont le savoir-faire est identifié par la façon dont celui-ci (ou celle-ci) en rend compte dans une situation donnée » (Watson, 2001 : 21). Pourtant, cette méthode est problématique. En premier lieu pour sa capacité d'engager le sociologue plus que de raison dans le monde qu'il étudie au point de le convertir aux activités pratiques quotidiennes naturellement accomplies par les boxeurs ; ce que Loïc Wacquant appelle « l'ivresse de l'immersion » (2002). En second lieu, parce qu'elle pose des problèmes éthiques quand l'enquêteur ne consent pas déclarer sa posture d'observateur pour s'immiscer dans l'action ; ce qui le conduit à consigner un ensemble de données à l'insu des acteurs. Néanmoins, nous soutenons que ce double jeu auquel nous nous sommes livré n'est pas répréhensible si l'on joue bien le jeu : en ne suscitant aucune question, en ne venant pas troubler la vie des boxeurs et en suivant les mêmes rythmes corporels et temporels que les athlètes. Il s'agit en effet d'« accorder son corps » aux situations sans troubler les différentes séquences d'action propres au site d'observation et de s'assujettir « physiquement, moralement, socialement » à l'activité sociale étudiée (Goffman, 1989 : p.111). Pour notre part, nous avons adhéré officiellement au *Boxing Club* et pratiqué la boxe durant un an, quotidiennement. Nous ne connaissions pas cette salle auparavant entraînée par un ancien champion du monde de boxe française, ni ce à quoi nous pouvions nous attendre. Au départ, l'apprentissage de la boxe était une contrainte posée a priori pour entretenir une relation suivie avec le monde de la boxe. C'était une manière de s'immerger dans ce milieu et d'obtenir ce « droit écologique » de voir comment se fabrique la grandeur des champions². Le nombre de données recueillies est abondant et s'appuie sur une prise de notes sur les comportements, les positionnements de chaque boxeur, les mouvements à réaliser ou sur des mémorisations de bribes de conversations. Nous avons pris soin de les consigner dans un carnet de bord pour les décortiquer et les étudier, par la suite, minutieusement. A la fin de l'année, nous avons quitté le club, sans rien révéler de notre engagement aux membres du *Boxing Club*.

L'enquête s'est déroulée pendant une année dans une salle de boxe au cœur d'un quartier défavorisé d'une grande ville française³. Cette salle, désignée ici sous le nom de *Boxing Club*, est située dans l'enceinte d'un gymnase municipal. On y accède par deux portes battantes. A l'intérieur, les murs sont d'un vert très pâle. Légèrement inclinés, faisant face aux portes, de longs et

larges vitraux, maintenus par de fines poutres de bois filtrent la lumière du jour. Un seul ring, à même le sol, recouvert d'une moquette rêche et entouré de cordes usées, occupe la plus grande surface de la salle de boxe. Quelques sacs de frappe, suspendus à des chaînes et fixés par une barre métallique, s'alignent et longent le mur, à gauche en entrant dans la salle. Deux autres sacs de frappe sont situés à proximité du ring. Des bancs se trouvent le long du ring et dans le recoin de la salle à droite de la porte d'entrée. Ce renforcement donne accès à deux grands placards dans lesquels est entreposé le matériel (tapis de sol, gants de boxe, *paos*⁴, casques de protection etc.). L'autre fait office de bureau. A proximité d'une des deux portes, sont placardées et encadrées quelques coupures de presse concernant les résultats du club et quelques photographies de boxeurs d'anglaise. Trois fois par semaine, le soir et en fin d'après midi, ce lieu est occupé par les « thaïs-boxeurs »⁵. Un quart d'heure avant la séance d'entraînement, la majorité des boxeurs attendent, dans le couloir, devant la porte de la salle. Ils se saluent, parfois avec indifférence, tout en continuant à discuter, mais n'oubliant personne. Le *Boxing Club* compte une vingtaine de pratiquants réguliers. La moitié d'entre eux sont des jeunes issus de l'immigration maghrébine et viennent des cités environnantes. Personne ne peut s'introduire dans la salle avant l'arrivée de l'entraîneur. En l'occurrence, Salim (ancien boxeur et marathonien à ses heures) jusqu'au mois d'avril (fin de son contrat) et François par la suite. Quelques minutes avant de commencer, les boxeurs, accompagnés de l'entraîneur, investissent le local. Univers masculin, les hommes se changent dans la salle de boxe et les filles (elles sont deux à trois boxeuses présentes à chaque entraînement) dans les vestiaires du gymnase situés en sous-sol. Les discussions se poursuivent quelque temps dans une ambiance conviviale. Salim regarde sa montre. C'est l'heure. L'entraînement peut commencer.

L'entraînement

L'activité pugilistique se trouve régulée de façon très précise. Par un dispositif technique d'abord : un chronomètre mural, fixé sur le mur au dessus du ring, sur lequel sont inscrits les chiffres 0, 1, 2 et 3 représentant les minutes et qui émet une sonnerie toutes les trois minutes clôturant ainsi chaque exercice ; par les différentes interventions de l'entraîneur ensuite qui peut mettre fin à chaque séquence d'activité. Le temps de chaque exercice

2. Cette ethnographie est extraite d'une thèse de doctorat de sociologie *L'étoffe des champions. Contribution à une sociologie de la grandeur*. Université Lyon 2, 2002.

3. Les noms donnés aux protagonistes et aux lieux sont fictifs.

4. Utilisés au cours des entraînements de boxe thaïlandaise, de boxe française ou américaine mais aussi de karaté, les *paos* sont « des coussins de cuir placés sur les avant-bras

de l'entraîneur qui les présente aux coups du boxeur » (Choron-Baix, 1995 : 144)

5. La boxe thaïlandaise a la particularité d'utiliser comme instruments de lutte, outre les poings (comme la boxe anglaise) et les pieds (boxe française, *kick boxing* et *full contact*), les genoux, coudes et tibias. Sur l'implantation historique de cette pratique en France et sur la spécificité de ce sport, nous renvoyons à l'étude de C. Choron-Baix (1995).

est calqué sur la durée d'un *round* (ou reprise) de compétition, à savoir deux ou trois minutes, et une minute ou trente secondes de repos selon ce que l'entraîneur désire. Cette division du temps ainsi que le découpage de l'entraînement en séquences facilite la réalisation coordonnée des tâches et confère à la séance son caractère routinier et monotone. Une division des différentes séquences d'activités qui ont cours lors de l'entraînement au *Boxing club* peut être établie : l'«échauffement», les «thèmes», les «libres», le «travail au sol», parfois le «travail au sac», et enfin le «retour au calme». Tout au long de l'année, Salim, en guise d'échauffement, a privilégié le jogging d'une quinzaine de minutes dans la salle de boxe. Quant à François, il choisira, à partir du mois d'avril, un échauffement statique : il s'agit de préparer et d'étirer une à une les différentes parties du corps (bras, jambes, dos, genoux, cou etc.). François réalise les mouvements. Il ne s'agit plus que de reproduire ses gestes. Quant aux thèmes, ils consistent en exercices pugilistiques, de deux ou trois minutes, durant lesquels le boxeur et son partenaire/adversaire direct s'appliquent à mettre en œuvre tout un éventail de techniques spécifiques. Il alterne et enchaîne, selon la demande de l'entraîneur, coups de poings (direct, crochet, *uppercut*), coups de pieds (*low, middle, high, front* et *side kick*), genoux ou coudes, qu'il est possible de combiner lors d'un même thème. Ces divers «enchaînements» sont généralement sans conséquences physiques pour le partenaire. Ce dernier place ses mains gantées au niveau de la partie du corps qui est visée (légèrement éloignées de la cible pour les coups de poings, genoux ou coudes) pour se protéger et amortir le choc tout en maintenant, la plupart du temps, une posture immobile. Cela permet au premier boxeur de s'appliquer, de «décomposer», de «pivoter», de «travailler» sa vitesse d'exécution, et d'exagérer le mouvement sans risque de retour. Pendant une minute par exemple, le boxeur peut donner «crochet droit et gauche» ou encore une «série» de dix coups de genoux donnée au niveau du torse de l'adversaire, «suivie» d'un «high kick». Ensuite «c'est l'autre qui travaille pendant une minute», réitérant le même enchaînement. Au départ de la plupart des thèmes, l'entraîneur procède par une démonstration de l'enchaînement à effectuer. Prenant un boxeur au hasard ou le plus proche de lui, il demande à tous les membres de le regarder exécuter le thème à venir. Les boxeurs, quels que soient leurs positionnements géographiques dans la salle, examinent attentivement les mouvements de l'entraîneur afin de ne pas perdre le moindre geste qu'il s'agira d'imiter par la suite. Entre chaque thème, les boxeurs «se mettent au sol» et s'engagent à réaliser divers exercices physiques : pompes, séries d'abdominaux, «marche en canard» pour «faire travailler les jambes» etc.. Personne n'est épargné. Puis les boxeurs se relèvent et attaquent le prochain exercice. De temps à autre quelques pauses sont octroyées pour pouvoir «récupérer», «souffler trente secondes» et «repartir à 2» (référence au chronomètre mural) mais surtout pour pouvoir apprendre à «gérer» l'effort physique. Cependant, tous ces thèmes «ne servent à rien si on n'applique pas» et l'application passe par le

truchement des «libres». Les libres sont des simulations de combats de deux ou trois minutes qui s'égrènent au fil de l'entraînement pour s'intensifier sur la fin. Pendant ces séquences, toute une gamme de coups (pieds, poings et genoux) est utilisée. Chaque séance d'entraînement au *Boxing Club* se termine par cinq ou six libres de suite.

En fin d'entraînement, il arrive que l'on «travaille au sac» : l'instructeur établit des groupes d'environ cinq boxeurs. Les pratiquants se positionnent devant un long sac rempli de sciure, et, chacun à leur tour, «à la chaîne», ils peuvent «travailler» selon la requête de l'entraîneur : soit la «puissance», soit la «vitesse». Le premier travail est destiné à endurcir les tibias (ou les poings) puisqu'il s'agit de donner une première série de dix *low kick* le plus fort possible avec la même jambe. Une fois la première série effectuée, le boxeur tient le sac pour le suivant et ainsi de suite jusqu'à ce que le pratiquant ait réalisé ses trois séries. Puis la même chose se reproduit pour l'autre jambe. Le second travail a pour objectif de développer la vélocité : il s'agit d'exécuter le(s) coup(s) le plus rapidement possible mais sans «puissance». Après avoir «monté en température» pendant toute la séance, l'entraînement se termine par un «retour au calme» et étirements des muscles du pratiquant avec ou sans l'aide d'un autre boxeur. Certains continuent de travailler leur endurance en sautant à la corde. Une fois l'entraînement terminé, les boxeurs se dirigent vers les vestiaires (situés en sous-sol du gymnase) pour se doucher rapidement avant de repartir chez eux.

L'apprentissage de la boxe

Pour rendre compte de l'ordonnancement de la pratique pugilistique, pour mettre en évidence les règles, les obligations, les attentes réciproques propres à l'activité, il est nécessaire de focaliser l'attention sur ce qui se passe dans cette salle de boxe, de passer au crible les faits et gestes, les «grognements» dirait Goffman, des différents protagonistes présents sur ce site. La pratique de la boxe fait l'objet d'une conventionnalisation très stricte : dès lors que les boxeurs pénètrent dans la salle de boxe, chacun doit souscrire aux règles qui se manifestent à tous. Parfois formulées et/ou explicitées par l'entraîneur, certaines restent implicites. Cela ne veut pas dire que ces dernières soient cachées aux yeux de tous mais que l'ensemble des personnes présentes dans la salle les éprouvent et les vivent comme ordinaires. Souvent rendues visibles par les boxeurs eux-mêmes dans leurs comportements, ces règles qui régissent l'activité permettent de faciliter la coopération entre les pratiquants. La pratique ne peut s'effectuer sans le concours du partenaire/adversaire qui est censé coopérer, maintenir l'action jusqu'à ce que l'entraîneur décide de la clôturer et de mettre fin à l'activité. L'occurrence même de la règle du jeu s'étend, s'incorpore dans les contributions individuelles de chaque boxeur qui, par son action, la rend visible aux uns et aux autres.

Le silence

Lorsque les boxeurs s'introduisent dans la salle du *Boxing Club*, les rires et les discussions qui se poursuivent quelques instants s'estompent progressivement au cours de l'échauffement pour laisser place au silence. Aucune parole, si ce n'est celle de Salim ou de François, aucun bruit, aucun rire ne doit se manifester pendant le cours. Si tel n'est pas le cas, la sanction est immédiate :

19 décembre : Salim qui se trouve sur le ring se retourne et interpelle les autres boxeurs :
« Eh ! j'entends parler là. Moi je vous le dis hein, si vous parlez c'est qu'il y a encore du jus. Je vous le dit franchement hein moi. Celui qui parle c'est qu'il a pas bossé »

La parole est exclue de la salle de boxe. Rien ne doit venir troubler la concentration du boxeur et son engagement dans son travail.

3 mars : Au cours du jogging, le « gros » comme certains boxeurs le nomment du fait de sa forte corpulence, donne un grand coup d'épaule à chaque sac qu'il croise lors de sa course. Les sacs, suspendus à de grandes chaînes métalliques grincent et bougent dans tous les sens. Au bout de deux ou trois fois, Salim lui dit : « Eh !, on arrête avec parce que ça fait du bruit ».

Par conséquent, tout nouvel arrivant se doit de comprendre les règles, de découvrir ce qui se passe, de percevoir ce qui est en jeu. Si l'ensemble des conduites appropriées ne sont pas explicitées, c'est que la plupart d'entre elles se trouvent exhibées par les pratiquants dans leurs comportements. Dès lors qu'ils s'introduisent dans la salle de boxe et s'engagent dans l'action, ils se situent dans un champ de perception mutuelle et, partant, ils « se donnent mutuellement à voir, en agissant (...) les règles qu'ils suivent, la structure du cours d'action qu'ils soutiennent : (...) ils se montrent mutuellement ce qu'il convient de faire pour continuer de manière appropriée ». Et c'est cette « visibilité pratique (...) accomplie dans et par la réalisation de l'action, (...) effectuée pour les autres » (Quéré, 1989 : 68) qui permet aux boxeurs de coordonner, d'organiser et d'enchaîner leurs actions sans trop de heurts. En supposant que tout le monde adhère à ces règles, ils peuvent ajuster leurs actions les uns aux autres. La règle du silence en est une. D'autres encore viennent participer au travail du boxeur.

Les anciens

Lorsque l'ensemble des pratiquants pénètrent dans la salle de boxe, ils se segmentent en deux parties : d'un côté, les « anciens » se dirigent, pour se changer, autour du ring ; et de l'autre, les boxeurs « débutants » ou « nouveaux venus », restent à proximité de la porte d'entrée ou dans le renfoncement de la salle pour se préparer. Ces derniers ne parlent pratiquement plus. Leurs regards se portent

sur les anciens et ils écoutent attentivement leurs discussions. Les anciens sont des boxeurs qui possèdent un fort ancrage dans ce lieu et ils se différencient des autres par leur présence régulière aux entraînements ainsi que par le fait qu'ils ont presque tous, un jour, fait l'expérience du ring par le biais de la compétition. Ce ring, justement, ils en prennent possession pendant toute la durée de l'entraînement ainsi que les deux sacs de frappe proches de celui-ci. Ils laissent aux débutants le reste de la salle. Ce découpage spatial a la particularité de rendre visible l'ordre de place auquel le nouveau venu se trouve assigné. Durant l'entraînement, c'est seulement lors de libres que les débutants se mêlent et montent sur le ring avec les anciens. A chaque séance, les anciens sont au nombre de quatre ou cinq. Leurs prénoms sont connus de tous les boxeurs, ce qui accentue la sensation de plus grande proximité qui peut exister entre eux et nous informe, qui plus est, du caractère « ancré » des relations qui se tissent entre eux. Relations denses dont ne bénéficient pas les autres boxeurs, qui se trouvent écartés et désignés par l'emploi de simples déictiques (« tu » ou « toi »). Si certains anciens suivent les directives de l'entraîneur quant aux différents exercices qui animent la séance, ils ne reçoivent aucune correction ou conseil de la part de l'instructeur. L'apprentissage des diverses techniques pugilistiques est jugé fait et les anciens n'ont pas, en principe, à être repris :

10 février : Aujourd'hui, on travaille les crochets et Salim tient à ce que chacun décompose bien le mouvement et pivote correctement. Il s'adresse à un boxeur : « Eh ! tu tournes pas ! [le pratiquant se retourne vers Salim] ... Tourne !, t'es un ancien non ? ».

Cette catégorisation établie par les protagonistes de la salle de boxe se présente, en suivant ici sur ce point Harvey Sacks, comme « un outil puissant de la connaissance des personnes, notamment parce qu'elles [catégories] servent de base pour imputer des savoirs, des droits, des obligations et des activités typiques liées à ces catégories » (Relieu, 1994 : 196). La scène suivante l'illustre :

23 décembre : Alors que je suis en train de me changer, je regarde les « anciens » qui sont déjà prêts et qui plaisantent sur le ring. Leurs carrures imposantes m'impressionnent. Je me retourne vers Karim : « Dis donc c'est les brutes là ». Il me répond : « Non c'est pas les brutes, c'est ceux qui touchent ».

Une fois catégorisé comme ancien, le boxeur se trouve donc doté d'un savoir faire, d'une technicité que les débutants ou les nouveaux venus ne sont pas censés détenir. Manifestement, l'ancien a cette capacité « d'auto-correction » qui permet à Salim de relâcher son attention vis-à-vis de celui-ci. Quant au débutant son problème sera mis en évidence par l'ancien, ou par l'entraîneur, qui interviendra pour corriger sa posture, son geste technique, ou dispenser conseils, commentaires : « monte ta garde »,

«tu n'es pas à distance, boxe à distance», «ne baisse pas les yeux quand tu boxes», «pivot bien», «pression, fais pression sur lui» etc. Ce principe d'«hétéro-correction» (Relieu, 1994: 210) se diffuse à l'ensemble des pratiquants entre eux; chacun rectifiant les faits et gestes de l'autre. Mais personne parmi les nouveaux venus ne s'autoriserait à corriger un ancien.

Selon les circonstances, la mobilisation de cette paire de catégorie ancien /débutant participe activement à la production locale de l'activité pugilistique. Ainsi, la catégorie d'ancien peut être mobilisée comme une ressource par l'entraîneur pour consacrer son temps et son énergie au reste des boxeurs présents dans la salle, à savoir, les débutants. En prenant en compte l'appartenance catégorielle de chaque membre de cette salle de boxe, l'instructeur attribue un savoir particulier, des activités typiques, des émotions, propres à ces catégories. Ainsi, la division du travail au sein de cette salle de boxe se segmente entre «ceux qui savent travailler»: les anciens; et «ceux qui ne savent pas travailler»: les débutants. L'instructeur focalise alors son regard sur cette catégorie de débutant, considérée comme potentiellement et visiblement dépourvue de tout savoir procédural.

13 janvier: Suite à une blessure lors du dernier entraînement, je me rends à la salle pour dire à Salim que je serai absent pendant quelque temps. François est déjà là. Je lui explique mon cas. Et voici ce qu'il me dit: «Eh ouais, y'en a qui savent pas travailler. C'est les débutants. Ils ont peur alors ils font n'importe quoi».

Faire la limite

Le boxeur dans son action, exprime la règle du jeu. Il rend observable en lui la structure normative de l'activité qu'il est en train d'initier et fait la supposition que toutes les personnes présentes dans la salle de boxe y souscrivent pour pouvoir interagir, coordonner leurs actions. Aussi, le boxeur se doit de «faire la limite», pour reprendre une expression pugilistique, c'est-à-dire boxer toute la durée du round. L'activité, une fois commencée, doit se poursuivre jusqu'à sa fin. Et il n'y a pas une seconde à perdre: une fois le thème ou le libre spécifié, les boxeurs commencent immédiatement l'exercice, sous l'impulsion de Salim: «Allez, allez, on a déjà perdu trente secondes!». Quel que soit son état de fatigue et le manque de lucidité qui lui est associé, quel que soit son adversaire, le pugiliste se doit de faire preuve de pugnacité, de détermination. Il ne peut refuser une invitation d'un adversaire et se doit de «se dépasser» dans l'effort, d'«aller jusqu'au bout», de «tenir» sans rompre l'activité avec son partenaire, jusqu'à ce que la sonnerie retentisse. Ceci implique que le boxeur «gère» son effort tout au long de la séance «en se persuadant de ne pas renoncer malgré l'épuisement qui grandit, en se contraignant à poursuivre un effort intense au-delà du supportable» (Le Breton, 2000: 29). Il en ressort que la non conformité à cette règle suscite

des jugements négatifs à l'égard de celui qui la transgresse: de la part non seulement de l'instructeur qui peut reprocher au boxeur de «n'avoir rien fait» mais encore de certains boxeurs parce qu'il rompt les attentes réciproques qui fondent les règles en vigueur. Ainsi, est évité le «gros» qui «donne trois coups méchants et qui dit qu'il s'arrête parce qu'il est crevé». Alors que chacun s'attend à ce que son partenaire suive cette règle et vice versa, rompre l'attente normative c'est mettre dans une position inconfortable et embarrassante le boxeur qui, momentanément déstabilisé, se retrouve inactif. Cela le conduit parfois à se diriger rapidement vers les sacs pour finir le reste de la reprise.

Cependant, personne ne se conforme à cette règle en vue d'éviter la sanction ou le discrédit. Cette manière de faire, sans faire l'objet d'un accord explicite, relève d'une évidence et de la routine pour le boxeur. Comme le note L. Quéré, les partenaires d'interaction «ne croient pas simplement que les autres vont se conformer à une régularité [de comportement]; ils se fient aussi les uns aux autres, comptent sur la bonne foi de tout un chacun, tablent sur la disposition de tout le monde à honorer des attentes d'arrière plan dont on suppose que chacun y souscrit». Et il ajoute que ces attentes d'arrière plan «ne sont pas seulement l'objet d'un savoir, chacun se trouve justifié normativement à attendre des autres qu'ils les satisfasse et la preuve de leur caractère normatif est que leur non remplissement est sanctionné socialement par la manifestation d'affects négatifs, par des remontrances, etc.» (1993: 36).

En l'occurrence, ils mobilisent tous ces attentes normatives connues de tous et tenues pour allant de soi, et la conformité repose avant tout sur un engagement moral. De fait, si le cadre normatif se définit de prime abord comme contraignant, il est aussi imprégné de valeurs que les boxeurs, par leurs comportements, ont à satisfaire. Ainsi, c'est en prenant comme point d'appui ce substrat moral, que les protagonistes présents dans la salle de boxe peuvent distinguer celui qui a «bien bossé» de celui qui a «mal bossé». Et c'est l'entraîneur qui circule à travers la salle qui est capable de saisir, de reconnaître et d'évaluer le travail du boxeur, notamment selon des critères techniques: «c'est bien les jambes, c'est bien de taper dans les jambes ...». Mais ce qu'il «voit», ce n'est pas seulement une (in)compétence technique mais cette dimension morale que le boxeur se doit d'honorer et qui relève de la volonté. Et de ce côté, Salim n'est pas dupe:

9 décembre: Salim s'adresse à Camel qui tape sur le sac à la fin de la séance: «Si tu as du jus c'est que tu n'as pas assez bossé. Normalement c'est retour au calme et étirement. Si tu tapes ... c'est ... moi ma politique c'est ça: si tu as mouillé ton t-shirt c'est que tu as bien bossé sinon ...». Camel se dirige alors tout droit vers Salim montrant son t-shirt mouillé. Salim lui réplique: «C'est de l'eau ça, non? [Camel est allé boire

pendant l'entraînement]». François est tout proche et ajoute: « Eh ouais, faut gérer. Trois minutes tu te défonces et une minute de repos ».

En somme, il ne faut pas perdre de vue que le travail du boxeur est une production socialement « gérée » au sens où l'activité pugilistique est une réalisation observable évaluable et commentable par les autres protagonistes présents dans la salle.

Enfin, il faut souligner qu'il règne toujours une incertitude quant à la mobilisation de cet arrière plan d'attente normative. Il s'en suit, notamment chez les débutants, une interrogation quant à la façon dont chacun va répondre aux exigences propres à l'activité, aux conventions, aux intentions et raisons d'agir des adversaires dans la salle et plus particulièrement lors des libres. Alors que durant tout l'entraînement les boxeurs sont restés avec la même personne, le libre amène les boxeurs à « changer de partenaires ». Chacun prend des précautions pour prévenir de toute intention de « faire mal » ou d'éviter de s'engager plus que de raison: « On y va cool hein? », ou: « N'aie pas peur, je ne te ferais pas mal ». Négociées et formulées pour équilibrer les forces en présence et faciliter la coopération, elles n'ont pas cours chez les anciens et finiront par s'atténuer au fil des mois pour les autres. Contrairement à la compétition où les catégories de poids rendent compte de la dimension égalitaire propre à la logique sportive, au *Boxing Club*, tout le monde combat avec tout le monde, quels que soient sa taille, son poids, son expérience de compétiteur, son âge, son sexe.

3 mars: C'est le dernier round. Philippe me fait signe de la main pour que je vienne faire le dernier libre avec lui. On monte sur le ring (...). A la fin des trois minutes je n'en peux plus. Salim est proche de moi, de l'autre côté des cordes. Je lui dit en soufflant: « Mon Dieu qu'il est grand! »
– Qui ça? Lui? [il désigne un autre boxeur]
– Non Philippe
– Ah ouais, il est dur » me rétorque Salim.

Ce qui est pointé ici par Salim, ce n'est pas ce critère qu'est la taille de l'adversaire mais sa « dureté ». La boxe est gouvernée par un seul principe: « être dur au mal ». Non seulement physique mais aussi moral.

Être dur au mal

Expression récurrente dans l'univers pugilistique, « être dur au mal » désigne la capacité du boxeur à « mépriser l'encaisse » (Weinberg, 1952 : 462), autrement dit à prendre des coups sans se plaindre, sans rechigner. Cette capacité fait partie intégrante du travail pugilistique. Il est certain que l'intégrité du corps du boxeur est toujours menacée. Pour Erving Goffman ce corps « est un équipement de grande conséquence que son propriétaire ne cesse de placer en première ligne » (1974 : 137) que se soit lors d'une compétition ou durant l'entraînement.

A travers la mécanique corporelle propre à la boxe, comme l'apprentissage d'esquives, de feintes, etc. permettant au boxeur de présenter à son adversaire une moindre surface, le boxeur tente d'éviter de mettre en péril son corps. Cependant, il reste illusoire de penser qu'il peut se soustraire aux attaques de l'adversaire et de ses coups. Dans cette perspective, boxer suppose de s'endurcir :

26 février: A la fin de la séance, Salim et Pierre sont en train de discuter. Ils évoquent la compétition. Pour Salim, « Si tu veux combattre, il faut que tu souffres ... il faut que tu te fasses mal, que ton corps soit dur, sans relâcher ... Bam Bam [il donne des coups de poings dans le vide, le corps en avant]. Il faut bosser tout le temps, tout le temps, sans s'arrêter. Il faut habituer ton organisme. Il faut être méchant avec ton organisme ».

Ce qui s'exprime ici est de l'ordre de la radicalité, de l'excès. Il faut toujours en faire plus, aller au-delà de ses limites. Quelles que soient leur ancienneté, leur endurance, leur technique, les boxeurs sont tous astreints à la même tâche: aller à la limite de leurs possibilités physiques et morales. Il faut donc « apprendre à souffrir ». A tel point que les critères de victoire ou de défaite, qui sont susceptibles de venir rythmer le combat lors de l'entraînement, s'effondrent pour donner la priorité à cet apprentissage de la souffrance et au contrôle de la douleur. C'est que le boxeur doit acquérir durant l'entraînement ce qu'Erving Goffman nomme le « cran », c'est-à-dire cette « capacité de s'en tenir opiniâtement à une activité, au mépris des revers, des souffrances ou de l'épuisement, non pas avec l'insensibilité d'une brute, mais par suite d'une détermination intime » (1974 : 179). Cette capacité ne s'acquiert que dans la mesure où le boxeur a appris à prendre des coups. Comme ne le cesse de le répéter François: « On prends des coups aussi. Tu en donnes mais faut savoir en prendre! ». La scène suivante est exemplaire de ce point de vue :

3 février: C'est le dernier libre. Je cherche un partenaire. Pascal, boxeur d'anglaise me fait signe de le rejoindre sur le ring. Je monte. Pendant trois minutes nous allons faire un libre d' « anglaise ». Résultat, je n'ai jamais pris autant de coups de poings dans la tête. Pendant deux bonnes minutes j'ai essayé d'esquiver ses coups sans la moindre réussite, j'ai balancé timidement quelques directs du gauche pour le maintenir à distance mais rien à faire. Une rafale de coups déferlait sur mon visage. J'ai mal au nez et deviens incapable de me ressaisir. Je me recroqueville pour me protéger de ses coups. Un uppercut me redresse et me voilà coincé dans les cordes. Je sens une légère brûlure dans le dos du fait du frottement avec les cordes. Je subis et l'énerverment me gagne. Mes coups sont plus secs mais n'atteignent toujours pas Pascal. Enfin! Salim finit par nous arrêter. Il met fin au jeu de massacre. Mais seulement

pour quelques secondes. Il s'adresse à Pascal : « Tape dans les flancs c'est là que ça fait mal ». J'ai juste le temps de jeter un coup d'œil à l'horloge : les vingt secondes qui restent vont me paraître interminables. Lorsque la sonnerie retentit, je relève la tête, exténué. Je cherche du regard Salim comme un appel à l'aide. Rien. Aucune réaction de sa part. Je sors des cordes et me dirige vers mon sac. Serge est là, assis : « Alors ? ». Je lui réponds en soufflant : « dur ». Il ajoute : « remarque, c'est comme ça qu'on apprend ! ».

Le corps à corps

Une des modalités de la pratique en boxe est le corps à corps comme figure principale du combat. Omniprésente dans l'activité, le boxeur ne doit pas hésiter à rompre la distance qui le sépare de son adversaire direct et ne pas répugner à se voir souillé du sang ou de la sueur de l'autre pratiquant, notamment lorsqu'il s'agit comme en boxe thaïlandaise, de distribuer des coups de genoux. Il faut alors saisir son adversaire par le cou et le contraindre à le rapprocher de son propre corps. De plus, ce qui caractérise la boxe thaïlandaise, c'est que le coup est porté (aussi bien à l'entraînement qu'au combat). En effet, l'objectif est d'endurcir tous les segments utilisés comme armes, particulièrement les tibias que le boxeur frappe sans relâche contre un objet résistant, soit contre un sac rempli de sciure soit contre les paos que le pugiliste martèle de coups, soit encore contre les tibias du partenaire/adversaire lors des « libres ». Lentement, au fil du temps, un léger cal osseux se forme sur les tibias du boxeur. Il devient « dur », une qualité qui se révèle être la modalité essentielle d'une boxe que ses pratiquants se doivent d'acquérir.

9 avril : Depuis le début de l'entraînement, Salim est sur le ring. Il appelle un par un Karim, Fred et Mohamed qui montent sur le ring et alternent toutes les deux minutes « anglaise » et « pieds poings ». Salim ne fait pas de détails lors d'un libre contre Mohamed. L'échange est si dur que Medhi [nouveau venu], qui s'entraîne avec moi, jette un coup d'œil sur la scène et interrompt quelques instants notre exercice. Puis il se retourne vers moi, les yeux grands ouverts en me disant : « Oh la la ! Il donne des vrais coups ! » (...). Plus tard, Salim fait un assaut d'anglaise avec le même Mohamed. Trois minutes après, Momo ressort avec l'œil gauche enflé et en sang, sans broncher. Personne ne s'en inquiète.

Cette scène est particulièrement pertinente pour éclairer la façon dont les choses se manifestent, de manière visible, et dont chaque protagoniste peut apprendre comment organiser son action, comment (ré)agir. Face à cette situation, le boxeur se rend compte que ce qui s'y produit est entièrement accepté, assumé et normalisé par les autres acteurs présents dans la salle de boxe. Si Medhi

mentionne que Salim et Mohamed se donnent de « vrais coups », il peut aussi observer que tous les autres boxeurs présents dans cette salle ne réagissent pas. Ils affichent, en poursuivant leur propre exercice un désintérêt quant à ce qui, ordinairement, dans d'autres situations, pourrait provoquer un jugement et une sanction. Ce qui n'est pas du tout le cas dans la situation suivante :

19 décembre : L'exercice consiste à travailler la vitesse des jambes. Il s'agit de donner une série de dix *middle kick* à son partenaire qui, avec ses gants se protège au niveau des flancs pour amortir les coups. Pendant l'exercice, Salim intervient envers mon partenaire, Karim : « Eh !, tape moins fort. Si tu frappes comme ça, lui il va avoir mal aux doigts. Et lui il va pas le dire parce qu'il va avoir honte après. Là c'est pour la vitesse. Si tu tapes comme ça, je te dis tu as mal et tu vas lui casser les doigts ».

Ce qui fait l'objet de l'intervention de Salim, ce n'est pas le caractère dangereux de ce que réalise Karim, mais le fait que celui-ci n'applique pas la consigne : « Là c'est pour la vitesse ». Et c'est cette non conformité qui est soulignée. Dans une autre situation, cette action serait perçue comme « normale », par exemple lorsque la « puissance » est le but du travail :

7 mai : Je frappe de toutes mes forces contre le sac. Je sens à chaque coups mes phalanges frotter l'intérieur de mes gants. J'ai mal aux doigts. Philippe qui passe derrière moi m'interrompt : « Va moins vite et frappe plus fort. C'est la puissance là ».

Chaque séquence d'activité définie par « libre », « puissance », « vitesse » permet d'organiser, de décrire le cours d'action. Chaque séquence est ainsi spécifiée de cette manière, sous une description. Cela implique ici que l'activité pugilistique est décrite sous des séquences d'activités qui sont autant de ressources pour préciser la manière dont il faut agir. Dès lors ce qui apparaît au boxeur comme une simple « description » de son activité, devient « prescription » (Girton, 1986 : 86). D'où l'importance de la présence dans la salle de l'instructeur qui « voit » comment les pratiquants enchaînent sur les actes et les paroles précédentes, comment ils manifestent la compréhension qu'ils en ont ou l'interprétation qu'ils en font. Cependant, les comportements non conformes à ce qui est exigé sont toujours possibles. C'est alors l'entraîneur qui, parfois avec le concours des anciens, a la fonction de réguler les faits et gestes des boxeurs. Pendant les libres, « le coup dur » ne sera pas recherché, mais plutôt « le déplacement, les esquives, les pas de décalage ». Condition première formulée par l'entraîneur qui précise la teneur du libre : « libre pied poing mais cool », « anglaise pendant trois minutes mais doucement ». Outre l'avertissement précédant l'exercice, l'instructeur qui circule à travers la salle est capable de contrôler chaque mouvement des boxeurs. Tout dépendra de l'exercice

spécifié: «travailler la puissance» ou «travailler la vitesse», exige du boxeur un comportement propre à ce qui est attendu de lui. Mais quel que soit l'exercice, le boxeur est sous l'emprise de l'instructeur qui l'exhorte à se dépasser, à radicaliser sa conduite, à «frapper plus fort» ou à «taper moins fort», quand il l'ordonne, jusqu'à ce qu'il devienne «oublieux de tout le reste et de lui-même» (Goffman, 1974 : 101).

La production de sentences

L'entraîneur ne se contente pas de dispenser encouragements, motivations ou encore de corriger les faits et gestes du boxeur. Il s'efforce aussi, par le biais de sanctions, de rétablir le sens de l'activité dans laquelle les boxeurs sont engagés, lorsque celui-ci se trouve mis en cause: chaque infraction pointée exige, généralement, réparation. C'est à partir de ce moment qu'il est possible de dresser une liste des méthodes mises en œuvre par Salim pour restaurer ce qui peut légitimement avoir lieu dans cette salle de boxe en insistant sur les écarts de conduite dont l'occurrence passe inaperçue aux yeux des pratiquants mais qu'il voit et rend publics, autrement dit, partagés et observables dans cette salle du fait même de sa formulation. C'est ce qu'illustrent les deux situations A et B ci-dessous:

A) 25 janvier: à la fin de l'entraînement, Farid donne des coups de pieds dans le sac. Salim le regarde et intervient: «C'est bon [il fait signe en croisant les deux mains] et quand je dis c'est bon on arrête. C'est retour au calme et étirements. Sinon, si tu as encore du jus c'est que tu n'as pas bien travaillé. Moi je te dis c'est que tu as mal travaillé. Là je peux pas boxer parce que j'ai deux courses [marathon] mais la semaine prochaine je mets les gants et tu feras deux minutes avec moi et là tu verras ... même pas deux minutes, tu diras «arrête» avant». Farid lui réplique que s'il tape contre le sac c'est parce qu'il «a mal à la jambe et que c'est pour voir». Salim lui dit: «Si tu as mal à la jambe c'est que tu t'es mal échauffé». Mais Farid précise aussitôt: «Mais j'ai couru ce matin et c'est en courant». Salim met alors fin à l'échange par un «Ah bon. D'accord».

Pour clarifier cette saynète, la référence aux travaux d'Erving Goffman sur l'acte de réparation et les différentes étapes qui le composent est utile. Pour que la «réparation» existe, il faut tout d'abord qu'un acte ne corresponde pas, aux yeux de l'instructeur, aux normes partagées par l'ensemble des protagonistes. Dans un premier temps, Salim fait acte de «sommation», c'est-à-dire «attire l'attention sur la faute commise» et prétend qu'il entend «rester ferme sur les droits mis en danger et exige un retour à l'ordre» (1974 : 22). Ainsi, Farid se voit reprocher par Salim de n'avoir pas répondu à ce qu'il était en droit d'attendre de lui: à savoir faire preuve de pugnacité durant l'entraînement. La perception de l'acte comme

déviant permet de saisir la règle enfreinte: ici «faire la limite». Et c'est au regard de cette règle que l'action de Farid est observée. En intervenant, Salim ne remet pas en question son propre programme d'entraînement, mais il renvoie le boxeur à lui-même, à sa propre activité. En effet, «avoir encore du jus», ce qui se manifeste par le fait de «taper dans le sac» à la fin de la séance, révèle que le boxeur ne s'est pas réglé sur le sens partagé qui doit se maintenir jusqu'à ce que l'entraînement se termine. Dès l'instant où l'on ne souscrit plus à l'ordre légitime des choses, le boxeur prend le risque d'être évalué négativement. C'est le cas. Mais pour se défendre – et cela correspond chez Goffman au deuxième mouvement de l'acte de réparation, celui de l'«offre» – qui donne à l'offenseur une chance de réparer l'offense – Farid justifie son acte en invoquant une incapacité d'ordre physique qui est (ou serait) survenue hors du cadre de l'entraînement. Par là, il manifeste que sa conduite est autre que celle formulée par Salim, ce qui conduit ce dernier à se retirer de l'échange et laisser Farid. Enfin, la remise en cause du poids de sa parole, de son autorité, conduit Salim à menacer le boxeur et d'avoir recours à l'affrontement physique. L'effet est immédiat: la plupart des boxeurs ayant déjà vu Salim «mettre les gants» lors de quelques séances d'entraînements. L'intensité et la pugnacité dont il fait preuve lorsqu'il boxe, conduit le boxeur à faire piètre figure. A ce titre, ce procédé – que l'on retrouve dans la situation B – montre bien que seule la pratique est à même de manifester et de révéler la règle à suivre.

B) 10 février: Après avoir «travaillé les genoux» [exercice qui consiste à donner dix coups de genoux à son adversaire qui utilise ses gants pour amortir le choc], Salim lève les bras au ciel avant de nous déclarer: «Non ça va pas. Là j'ai vu des choses pas bien. J'ai vu des coups de genoux comme ça [d'un geste lent il mime un coup de genou donné de bas en haut sans vitesse ni puissance] Non! J'en ai vu qui ont tapé avec la cuisse [il se tourne vers nous]. Il faut taper avec les genoux. Avec les cuisses! [il nous regarde quelques secondes en silence puis s'adresse à mon partenaire. Il semble outré par notre attitude] ... Là je sais vous vous dites c'est facile il est là [il montre d'un geste de la main son survêtement] ... mais là je peux pas mettre les gants pour l'instant hein! Mais attendez [il secoue la tête de bas en haut] ... vous allez voir quand je vais mettre les gants. Là on verra ... moi j'm'en fous si vous faites pas bien l'exercice ... c'est pour vous!». Puis il se retire pour expliquer le prochain thème. Par la suite, Karim et moi redoublerons d'efforts.

Dans cette situation, ce que pointe Salim est bien de l'ordre de ce qui passe inaperçu aux yeux des pratiquants et notamment pour les deux boxeurs concernés. En effet, ce n'est pas tant l'incapacité physique et/ou technique des pratiquants à réaliser l'exercice qui est ici dénoncée, mais bien une «faiblesse de volonté». C'est cela qui est

intolérable. L'entraîneur provoque donc l'«inconfort moral» et l'utilise comme méthode pour conduire les boxeurs se ressaisir, à se dépasser, à toujours en faire plus. Enfin, outre la menace d'affrontement ou l'accusation de faiblesse de volonté, l'argument moral «c'est pour vous!» est une des méthodes régulièrement employées par Salim pour que le boxeur soit en mesure de réagir et de se trouver concerné par la tâche à accomplir. Ainsi, l'entraîneur s'appuie non seulement sur un savoir stéréotypique concernant les catégories d'anciens et de débutants, ce savoir lui permettant de réguler et de ratifier l'action d'un simple coup d'œil, d'intervenir à n'importe quel instant, et à n'importe quel endroit, et ceci à toutes fins pratiques; mais il est aussi capable, comme dans bien d'autres sports, de repérer et de relever les (in)capacités techniques, physiques ou morales du pratiquant, de mettre en œuvre par la «production de sentences» (Girton, 1986: 66) des procédés qui, ici et maintenant, sont destinés à rétablir le cours d'action, son sens.

Par conséquent, la pratique pugilistique résulte d'un triple contrôle: un contrôle de l'entraîneur sur les boxeurs; un contrôle du boxeur sur les autres pratiquants; un contrôle du boxeur sur lui-même. Ce dernier consiste en une maîtrise de soi, de son corps, et de ses émotions. Avant tout, il doit apprendre à combattre la peur de se blesser au cours de l'entraînement. La présence régulière de la blessure, la grande probabilité de son apparition, fait d'elle une conséquence normale voire inévitable de l'activité. Le boxeur va donc mettre en œuvre cette capacité de distanciation vis-à-vis de ce qui peut provoquer ordinairement une réaction comme la blessure ou la vue du sang. Dès qu'elle survient dans le cadre de l'entraînement, la blessure ou la présence de sang ne suscite aucun commentaire quant à sa provenance.

23 décembre: Quelques secondes de repos viennent de nous être accordées. Chaque boxeur souffle et récupère en silence. Derrière moi j'entends un boxeur appeler Salim. Je me retourne. Le boxeur lui montre une petite flaque de sang sur le sol. Salim écarte avec ses mains le boxeur et regarde attentivement la flaque. Il se relève et s'adresse à l'ensemble des pratiquants «Eh vous faites attention ici [il indique avec son doigt la tâche de sang] de pas glisser». On enchaîne directement sur le prochain libre.

6. Partenaires d'entraînement recrutés pour s'affronter à un boxeur qui se prépare à une compétition.

Par ailleurs, la blessure fait partie intégrante du processus d'apprentissage. En effet, rationalisée, elle sert de ressource pour orienter correctement son action:

7 mai: Lors d'un corps à corps, mon partenaire, Fred, se fait mal au dos. François reconnaît immédiatement le symptôme physique: «C'est rien, ça fait comme de l'électricité dans le dos? – Ouais – C'est rien, ça va durer trois jours maximum ... mais c'est bien d'avoir ça, ça te montre qu'il faut y aller plus doucement. Ça te permet de voir ce qu'il faut faire pour l'entraînement».

Partant, c'est seulement à partir du moment où le boxeur se sera confronté aux situations «fatales», qu'il lui sera possible d'exploiter ces ressources aussi bien physiques que morales. Et une de ces situations est la compétition, le combat de boxe.

Le combat

Au *Boxing Club*, il n'existe qu'un seul compétiteur parmi les pratiquants qui viennent régulièrement s'entraîner. Il s'agit de Laurent qui se voit annoncer par Salim son premier combat de boxe thaïlandaise de la saison au mois de février. Il dispose de trois semaines pour se préparer. Durant cette période, il va s'entraîner tous les jours jusqu'au combat: course à pied le matin avec Salim et entraînement le soir à la salle de boxe quand celle-ci est ouverte. La phase de préparation telle qu'on peut l'observer dans cette salle va alors à l'encontre de tout ce qui a pu être observé précédemment concernant le travail du boxeur. En premier lieu, c'est la rupture avec la mise en équivalence des boxeurs. La préparation au combat nécessite de séparer les boxeurs par niveaux. Ainsi, lors des libres en fin de séance, la séparation entre les anciens et les débutants s'accroît. La concentration, l'engagement et la dureté dont font preuve les anciens s'amplifie. En se consacrant exclusivement à servir de sparring-partner⁶ à Laurent, ils décuplent les différentes méthodes, règles et qualités morales propres au travail du boxeur. Chaque ancien suit le rythme effréné d'entraînement du boxeur compétiteur: peu de pauses, des échanges très intensifs couverts par la voie de Salim qui ne cessera de crier sur Laurent pour l'encourager. Le vacarme ambiant qui accompagne les coups donnés par Laurent troublent momentanément le silence qui d'ordinaire s'impose dans cette salle.

3 février: Salim sélectionne quelques boxeurs pour s'entraîner avec Laurent, pour le faire travailler. Après chaque reprise de trois minutes, il change de partenaire et de thème. Salim n'arrête pas de maintenir la cadence en parlant constamment à Laurent pendant que celui-ci boxe: «Voilà! travaille-le ... encore ... allez, allez ... allez Laurent il est pour toi celui-là [round] ... coince-le! le lâche pas!».

En second lieu, l'attention portée au corps. Les blessures minimales sont à surveiller de près et font l'objet d'une préoccupation toute particulière de la part de Salim :

26 février : Ce week-end la salle de boxe était fermée. Salim et Laurent se sont entraînés dans une autre salle, dans la région. L'entraînement n'a pas débuté. Salim et Laurent discutent. Salim lui demande comment il va. Laurent lui répond de la tête que tout va bien. Salim ajoute : « Et ta jambe ça va ? ... et ton poignet ? [Salim lui prend le poignet et le touche délicatement] ... c'est à l'os ? [Laurent lui répond affirmativement et Salim grimace] ... ça ira, ça va passer ».

À la fin de ce dernier entraînement précédant le jour de la compétition, Salim donne les dernières recommandations à Laurent :

26 février : « Si tu vois qu'il est bon en anglaise, monte bien ta garde ... si jamais il te saute dessus dès le début il ne tiendra pas les cinq rounds. Par contre si lui il est là, il attend, il feinte, il t'observe, là tu peux te faire du souci ». La mise en garde de Salim se déplace rapidement vers l'enveloppe qui contient la bourse du boxeur : « Quoi qu'il arrive tu touches l'enveloppe. L'organisateur il le sait. Même si tu perds, tu as quelque chose, c'est sûr. Te laisse pas faire. Je te dis ça parce que ça m'est déjà arrivé ... tu as quelque chose ... après tout c'est normal, c'est toi qui boxes, c'est toi qui prends des coups, c'est toi qui en donne aussi ... même s'il dit le contraire. Tu signes, tu prends l'enveloppe et tu t'en vas. C'est tout. Mais de toute façon Abdel il s'occupera bien de toi. Il a de l'expérience ».

En effet, Salim ne sera pas présent le jour du combat dans le coin de Laurent. De plus, personne au *Boxing Club* n'accompagnera le combattant pour lui manifester encouragements et soutiens. Le boxeur partira seul au combat.

28 février : Laurent vient d'arriver. Quelques boxeurs débutants se dirigent vers lui et demandent à connaître l'issue du combat. Il a gagné. Certains réclament plus de précisions et le boxeur s'étend alors sur les blessures de son adversaire : « Le nez en sang et les arcades ouvertes ». La description de ce premier combat s'arrête là. Quant à François et Olivier ils ne se souvenaient plus que Laurent combattait ce week-end et David demande sans enthousiasme le résultat de la rencontre.

Quelques jours après la rencontre sportive, cette situation souligne le désintérêt des boxeurs et de l'entraîneur du *Boxing Club* envers la performance du compétiteur. Cette position critique à l'égard de la compétition et de son résultat, qui est pourtant la suite logique de l'entraînement, révèle que le combat n'est pas mobilisé en tant

qu'horizon d'action, c'est-à-dire en tant qu'il permet au boxeur d'accéder à la haute compétition, d'obtenir un titre de champion et la promotion sociale et économique qui en découle. La compétition est en effet mobilisée par les pratiquants du *Boxing Club* comme une modalité de travail, comme une ressource pour l'activité d'ordonnement, comme un prétexte pour accentuer les activités typiques propres à leur travail de boxeur, qui, dès lors, ne se mesure plus à l'aune de la performance sportive : « nous on n'est pas là pour devenir champion » répètera souvent François.

Par conséquent, il se réalise ici une autonomisation formelle de la pratique, de l'entraînement qui devient le « lieu de l'action » (Goffman, 1974 : 121). Si le travail du boxeur se centre principalement sur la pratique de la boxe, telle qu'elle se déroule à l'entraînement, il faut souligner que ce travail ne se réfère pas à une seule et même pratique sportive : la boxe thaïlandaise – avec sa spécificité – mais à une pluralité de disciplines pugilistiques. En effet, au sein même de l'entraînement, au sein même de l'activité, s'opère un déplacement incessant des boxeurs entre les pratiques : ils « font de l'anglaise » en guise d'échauffement ou lors des libres, donnent des « coups comme en boxe française », etc.. Et si les boxeurs se licencient au *Boxing Club* dans un cours de *kick boxing*, ils n'en font pas moins usage des coudes, genoux et tibias de la boxe thaïlandaise. Cette circulation des boxeurs entre les pratiques pugilistiques, atteste que le travail qui se produit dans cette salle de boxe s'affranchit des enjeux propres à chaque monde de la boxe et des carrières aménagées et placées sous l'emprise des institutions sportives. C'est que le travail du boxeur est d'abord un travail de soi sur soi, un travail moral : « tenir la limite », « être dur au mal », « apprendre à souffrir », etc. sont autant d'activités qui composent ce processus par lequel on devient boxeur. Un processus qui est une forme d'incorporation de la règle que les boxeurs, et plus particulièrement les anciens, s'efforcent de suivre et d'appliquer en faisant ce qu'ils font et ceci quel que soit l'action dans laquelle ils s'engagent. Il devient alors possible de respecifier la relation qui s'instaure entre la règle et la pratique, d'autant que dans cette salle de boxe, les règles d'action ne sont pas formulées ou fixées préalablement comme telles par l'entraîneur, mais elles se révèlent et se découvrent dans la pratique même. Sans doute, une telle respecification ne peut-elle s'opérer que si l'observateur prend au sérieux le vocabulaire de l'action disponible sur le terrain de l'enquête.

Thomas Bujon
Thomas.Bujon@univ-st-etienne.fr

Bibliographie

Choron-Baix C. (1995), *Le Choc des mondes. Les amateurs de boxe thaïlandaise en France*, Paris, Kimé.

Girton G. D. (1986), «Kung fu: toward a praxiological hermeneutic of the martial arts », in Garfinkel H. dir., *Ethnomethodological studies of work*, Londres, Routledge and Kegan Paul, 61-91

Goffman E. (1974), *Les Rites d'interactions*, Paris, Minuit.

Goffman E. (1989), «On field work», *Journal of Contemporary Ethnography*, vol. 18, 2, 123-132.

Le Breton D. (2000), *Passions du risque*, Paris, Métailié.

Quéré L. (1989), «La vie sociale est une scène», in Joseph I. éd. *Le Parler frais d'Erving Goffman*, Paris, Minuit, 47-83.

Quéré L. (1993), «A-t-on vraiment besoin de la notion de convention? », *Réseaux*, 62, 21-42.

Quéré L. (1997), «La situation toujours négligée? », *Réseaux*, 85, 163-192.

Rawls A. W., (1989), «Language, self, and social order: a reformulation of Goffman and Sacks», *Human Studies*, 12, 147-172.

Relieu M. (1994), «Les catégories dans l'action », in Fradin B. et al., *L'enquête sur les catégories. De Durkheim à Sacks*, Paris, EHESS, Raisons Pratiques, 5, 185-218.

Wacquant L.J.D. (2002), *Corps et âmes*, Marseille, Agone.

Watson R. (2001), «Continuité et transformation de l'ethnométhodologie », in De Fornel et al. dir., *L'ethnométhodologie. Une sociologie radicale*, Paris, La découverte, 17-31.

Weinberg A., Aron H. (1952), «The occupational culture of the boxer », *American Journal of Sociology*, vol. 62, 5, 460-469.